Document generated on 06/04/2025 3:12 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« La société de chasse »

Solange Lévesque

Number 76, 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/27963ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lévesque, S. (1995). Review of [« La société de chasse »]. *Jeu*, (76), 198–199.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

aurait pu recevoir une gommeuse coulée de bave ou les effluves d'un pet.

Cette production réunissait tous les éléments d'un heureux théâtre burlesque. Malgré un travail intéressant sur la forme et le mouvement stylisés, on était quand même peu touché par cette proposition. La mécanique du jeu se faisait parfois trop sentir, et l'interprétation n'a pas atteint une vérité autre que celle du plaisir de jouer, de déformer et de grossir. La caricature a peut-être été poussée un peu loin, car on ne saisissait pas ce que ces êtres pouvaient avoir d'humain ou de réel. Il y avait aussi un certain éparpillement dans l'espace, que l'éclairage n'a pas toujours réussi à bien découper. La grandeur de la salle — ce théâtre à l'acoustique capricieuse — n'a rien facilité. Cela dit, Diving Horse a déniché une pièce importante de Ghelderode, à une époque où cet auteur mériterait d'être plus souvent joué, en permettant de faire découvrir un texte aux accents poétiques qui fait de multiples allusions au théâtre de la vie, quand elle ressemble à un cauchemar.

Philip Wickham

« La société de chasse »

Texte de Thomas Bernhard ; traduction : Claude Porcell. Mise en scène : Alain Solowy ; scénographie : François Giddey ; éclairages : Sylvain Poliquin ; costumes : Judy Jonker. Avec Sylvio Archambault (Écrivain), Claude Michel Coallier (Second Ministre), Isabelle l'Écuyer (Générale), Agnès Falquet (Princesse), Tania Lafrance (Anna), Denis Lavalou (Prince), Joël Marin (Asamer), Gilles Pelletier (Général) et Luc Pilon (Premier Ministre). Production d'Ofner, présentée à l'Espace Libre du 20 avril au 13 mai 1995.

Société de chasse à l'Homme

Le titre prête à toutes sortes de jeux sur les mots : au premier degré, évidemment, on pense à ces traditionnels clubs de chasseurs, si populaires en Autriche et en Allemagne ; à un second degré, il évoque un groupe social où les uns sont armés, ce qui fait des autres des proies potentielles, chassées, victimes, groupe social qu'on appelle *la* société. La pièce est essentielle, dure, sans aucun compromis lénifiant. Elle met en scène une soirée chez le Général, où s'affrontent un écrivain, la femme du Général, un ouvrier, une princesse, un premier ministre, un second ministre et une cuisinière. Sauf Anna, la cuisinière, et Asamer, l'ouvrier forestier, ils sont tous sans noms, identifiés par l'auteur uniquement par leur fonction sociale. Tandis qu'Asamer vient régulièrement chauffer le poêle, car il neige et il fait tempête dehors, on parle de politique, on parle de la forêt qui est victime d'un parasite : la bostryche, une

larve de coléoptère qui s'installe dans le bois de chêne et finit par le faire mourir. Mais surtout, on est au cœur d'un affrontement de classes sociales et de valeurs. Or le pavillon de chasse où se trouvent les protagonistes est situé au milieu de la forêt, cette forêt qui est malade et qu'il faudra abattre, seule valeur encore vivante, peut-être, pour le Général. À la fin de la pièce, alors que ce dernier s'est en allé, on entend un coup de feu ; avant que sa forêt bien-aimée, le *statu quo* social qui permet à sa bonne conscience de survivre et son prestige ne tombent sous la tronçonneuse des ouvriers, il vient de se suicider.

Dans le rôle du Général, Gilles Pelletier dominait indiscutablement la pièce du début à la fin, la portant à bout de bras avec une assurance, un cynisme, une distance dans la souffrance tout à fait à la hauteur de son personnage. Eût-il été entouré d'acteurs possédant l'expérience et l'autorité nécessaires pour lui donner la réplique que la pièce aurait frappé avec la force métaphorique du coup de feu qui met fin à la vie du Général. Au lieu de cela : des longueurs, des temps morts, des hésitations, des gaucheries qui n'avaient, à l'évidence, rien de volontaire. C'est dommage. Car la scénographie ingénieuse de François Giddey — des troncs d'arbres défeuillés suspendus aux cintres — rendait assez bien l'idée de la forêt toute proche, entourant le pavillon de chasse comme les barreaux d'une prison. Je souhaite que ce texte soit repris sous peu ; il doit être entendu maintenant.

Solange Lévesque